



HAL
open science

Claris et Laris, roman arthurien du XIIIe siècle

Corinne Pierreville, Kôji Watanabe

► **To cite this version:**

Corinne Pierreville, Kôji Watanabe. Claris et Laris, roman arthurien du XIIIe siècle. Bulletin d'Études Françaises de l'Université de Chuo - Futsugo Futsubungaku kenkyū, 2023, 55, pp.157-168. hal-04018442

HAL Id: hal-04018442

<https://hal.science/hal-04018442v1>

Submitted on 10 Mar 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution 4.0 International License

Corinne Pierreville

Professeur de langue et littérature du Moyen Âge à l'Université Lyon 3

CIHAM – UMR 5648

traduit par Kôji Watanabé

Bulletin d'Études Françaises de l'Univ. Chuo, n°55, février 2023, p. 157-168

Claris et Laris

C'est un auteur resté anonyme qui composa *Claris et Laris*¹ dans la deuxième moitié du XIII^e siècle, sans doute plus précisément vers 1270 puisque le prologue mentionne deux événements permettant de proposer une datation, la prise de Constantinople, tombée aux mains des Byzantins en 1261, et la chute de la cité d'Antioche, dont le Mamelouk Baybars s'empara le 1^{er} mai 1268². Ce long texte voit ainsi le jour au moment où le roman en prose se développe et se généralise³. En choisissant au contraire une forme à rimes plates, le poète suggère qu'il veut renouer avec l'esprit et le style des premiers âges de la légende arthurienne, du *Brut* de Wace aux romans de Chrétien de Troyes. Son œuvre reste toutefois tributaire du siècle où elle voit le jour et en particulier de son goût pour l'encyclopédie⁴. Ses 30372 octosyllabes, qui font d'elle l'un des plus longs romans arthuriens en vers de l'époque médiévale⁵, proposent une somme de la littérature de son temps. Chansons de geste, historiographie, romans antiques, contes arthuriens en vers et en prose, sources folkloriques, fournissent des personnages, des

¹ Le roman est conservé dans le manuscrit français 1447 de la BnF, fonds du roi 7534, ancienne bibliothèque Colbert 3128, décrit en détail par Albert Henry dans *Les œuvres d'Adenet Le Roi, tome I, La tradition manuscrite*, « De Tempel », Tempelhof 37, Brugge (België), 1951, p. 119-120.

² Voir C. Cahen, *La Syrie du Nord à l'époque des Croisades et la principauté franque d'Antioche*, Paris, éditions P. Geuthner, 1940 ; D. Jacoby, « The Latin Empire of Constantinople and the Frankish States in Greece », *The New Cambridge Medieval History. Volume V, c. 1198-c. 1300*, ed. D. Abufalia, Cambridge University Press, 1999, p. 525-542.

³ Voir le dossier des *Cahiers de recherches médiévales*, 5, 1998, p. 7-164, *Le choix de la prose (XIII^e-XV^e siècles)*, en particulier l'introduction d'E. Baumgartner, p. 1-13 « Le choix de la prose » ; C. Croizy-Naquet, « Écrire l'histoire : le choix du vers ou de la prose aux XII^e et XIII^e siècles », *Médiévales*, 2000, 38, p. 71-85.

⁴ Sur le goût des XIII^e et XIV^e siècles pour l'encyclopédisme, nous ne citerons ici que quelques études parmi les plus récentes : B. Beyer de Ryke, « Le miroir du monde : un parcours dans l'encyclopédisme médiéval », *Revue belge de Philologie et d'Histoire*, 2003, 81-84, p. 1243-1275 dont l'article fournit, entre autres, une bibliographie sur ce sujet ; *Encyclopédie. Formes de l'ambition encyclopédique dans l'Antiquité et au Moyen Âge*, éd. par A. Zucker, Nice, CEM 14, 2013 ; M. Franklin-Brown, *Reading the World, Encyclopaedic Writing, in the Scholastic Age*, Chicago Press, 2012 ; *Lire, choisir, écrire : la vulgarisation des savoirs du Moyen Âge à la Renaissance*, ss. la dir. de V. Giacomotto-Charra et Chr. Silvi, Paris, Editions de l'École nationale des chartes, 2014 ; B. Ribémont, *La Renaissance du XII^e siècle et l'encyclopédisme*, Paris, Champion, 2002 ; I. Ventura, « Enzyklopädie », *Die Rezeption lateinischer Wissenschaft, Spiritualität, Bildung und Dichtung aus Frankreich*, dir. F. P. Knapp, Berlin-Boston, 2014, De Gruyter, p. 161-199.

⁵ Voir A. Latimier Ionoff, *Lire le nom propre dans le roman médiéval: onomastique et poétique dans le roman arthurien tardif en vers (Les Merveilles de Rigomer, Claris et Laris, Floriant et Florete, Cristal et Clarie, Melyador)*, thèse de doctorat, Université de Rennes 2, 2016.

motifs, des formules ou des procédés à ce clerc cultivé⁶. Son imitation est cependant loin d'être servile et sert à renouveler une éthique chevaleresque et sentimentale qui pouvait sembler vouée à l'échec et l'oubli depuis les années 1230 et la *Mort Artu*.

L'intrigue s'ouvre à la cour de Gascogne, contrée qui ne jouit d'aucune renommée particulière dans les récits bretons, et elle offre la première place à un parfait inconnu, Claris, fils de l'obscur duc Edaris. Le poète suggère ainsi que la chevalerie arthurienne doit intégrer des forces nouvelles si elle souhaite se régénérer et survivre. La scène inaugurale présente ce jeune homme installé au printemps dans un verger, absorbé dans la lecture de romans d'amour. Le *topos* de la *reverdie*, sur lequel débute maints récits médiévaux⁷, est ainsi détourné par ce jeu de miroir et de mise en abîme : l'œuvre, nourrie des textes de son temps, interroge la fin de la littérature, c'est-à-dire sa finalité mais aussi sa disparition, quand tout semble avoir été dit et écrit.

Quittant le verger, Claris se rend auprès de la reine Lidaine effectuer son service d'écuyer tranchant et il s'éprend d'elle en servant à table⁸. Il découvre l'amitié avec le frère de la souveraine, Laris, adoubé le même jour que lui. Comme le prouve le titre du roman associant leurs noms, le compagnonnage guerrier occupe ici une place centrale⁹. L'amitié permettra d'adoucir les tourments amoureux, elle facilitera la conquête de la belle et amènera les héros à toujours se surpasser. Mais il n'est pas question pour Claris de trahir ses engagements vassaliques envers son suzerain Ladon. La *Mort Artu* a montré comment les amours de Lancelot et Guenièvre avaient conduit le royaume de Logres à sa perte. *Claris et Laris* sera donc un roman exempt de relations adultérines et le nom de Lancelot n'y sera prononcé qu'une seule fois, à titre de comparaison, lors d'un tournoi. L'auteur ne retient de la *fin amor* que la sublimation des sentiments, amoureux et amicaux, et les prouesses chevaleresques qu'elle

⁶ Voir Martin Klose, *Der Roman von " Claris und Laris " in seinen Beziehungen zur altfranzösischen Artusepik des XII. und XIII. Jahrhunderts, unter besonderer Berücksichtigung der Werke Crestiens von Troyes*, Halle A.S., Verlag von Max Niemeyer, 1916 et C. Pierreville, *Claris et Laris, somme romanesque du XIII^e siècle*, Paris, Champion, 2007.

⁷ Voir par exemple *La Prise d'Orange*, éd. par Cl. Régner, Klincksieck, Paris, 1986, v. 39-51 ; *Le Conte du Graal*, publ. par F. Lecoy, Paris, Champion, 1992, v. 69-94 ; *Le Roman de la Rose* de Guillaume de Lorris, publ. par F. Lecoy, Paris, Champion, 1966, v. 45-83. Sur ce *topos* hérité de la poésie médiévale, voir P. Bec, *La Lyrique française au Moyen Âge (XII^e-XIII^e siècles)*, Paris, Picard, 1977-1978, tome I, p. 136-41.

⁸ Il évoque ainsi d'autres héros romanesques. Voir *Amadas et Ydoine*, éd. par John R. Reinhard, Paris, Champion, 1998, v. 243 sq. ; *Jehan et Blonde*, de Philippe de Rémi, éd. par Sylvie Lécuyer, Paris, Champion, 1984, v. 425 sq. ; *Gliglois*, éd. par M.-L. Chênerie, Paris, Champion, 2003, v. 423 sq.

⁹ *Claris et Laris* évoque ainsi d'autres œuvres dont le titre associe des amis, *Ami et Amile, chanson de geste*, éd. par Peter F. Dembowski, Paris, Champion, 1987 ; *Athis et Prophilius*, éd. M.-M. Castellani, Champion, 2006. Sur l'amitié dans la littérature médiévale, voir Micheline de Combarieu du Grès, *L'Idéal humain et l'expérience morale chez les héros des chansons de geste (des origines à 1200)*, Aix, Publications de l'Université de Provence, 1980 ; Regina Hyatte, *The Arts of Friendship : the Idealization of Friendship in medieval and early renaissance Literature*, ed. by E. J. Brill, New-York, 1994 ; Huguette Legros, *L'Amitié dans les chansons de geste à l'époque romane*, Aix, Publications de l'Université de Provence, 2001.

implique, supprimant soigneusement tout ce qui pourrait mettre en péril l'équilibre de la société féodale.

À peine adoubés, Claris et Laris quittent la cour de Gascogne pour parfaire leur formation chevaleresque, résolus à se rendre en Bretagne auprès du roi Arthur. Au cours de leur périple, ils viennent en aide aux plus illustres figures de la Table Ronde, Yvain qu'ils délivrent d'un château où on le maintenait prisonnier avec la dame de la fontaine, Gauvain que des chevaliers avaient séparé de son amie, Caradoc acculé à un combat inégal à un contre trois, le roi Lot d'Orcanie, le roi Marc et le roi Baudemagu, capturés par un félon. Les jeunes héros instaurent progressivement un réseau d'entraide avec ces chevaliers renommés et se rapprochent ainsi du roi Arthur lui-même qu'ils finissent par seconder lors de sa guerre contre les Romains. Loin de prélude à la trahison de Mordred et à la ruine du royaume de Logres, cette grande bataille ouvre ici une ère de conquêtes nouvelles que les Bretons accomplissent sous l'impulsion des deux héros. Les victoires s'étendent progressivement à la Gascogne, restée sans seigneur à la mort du roi Ladon, puis à l'Espagne et au Danemark. À la fin du roman, Claris a épousé Lidaine et il est devenu roi de l'Espagne et de la Gascogne, Laris s'est marié à Marine, la sœur d'Yvain, et il est couronné roi de l'Allemagne et du Danemark. La paix d'Arthur s'est ainsi propagée aux quatre points cardinaux, la Bretagne à l'ouest, le Danemark au nord, l'Allemagne à l'est, la Gascogne et l'Espagne, au sud. Alors que les premiers vers dénonçaient les conflits sans fin dans lesquels le XIII^e siècle est engagé, le roman se clôt sur l'utopie d'une concorde universelle¹⁰.

Ces conquêtes territoriales et sentimentales s'entrecroisent avec de grandes quêtes chevaleresques. À deux reprises en effet, Laris est enlevé et Claris se lance à sa poursuite avec dix puis trente chevaliers de la Table Ronde. Les épreuves qu'ils affrontent au cours de leur errance sont contées alternativement, selon le procédé de l'entrelacement cher à la prose¹¹,

¹⁰ Sur ce concept d'utopie à l'époque médiévale, on pourra consulter l'article de Marie-Louise Ollier, « Utopie et roman arthurien », *Cahiers de Civilisation Médiévale*, 27, 1984, p. 223-32.

¹¹ Sur ce procédé, voir E. Baumgartner, « Les techniques narratives dans le roman en prose », *The Legacy of Chrétien de Troyes*, vol. I, Edit. by Norris J. Lacy, Douglas Kelly and Keith Busby, Amsterdam : Rodopi, 1987, p. 167-90 ; E. Baumgartner, « Retour des personnages et écriture du roman (XII^e-XIII^e siècles) », *Personnage et histoire littéraire*, Actes du colloque de Toulouse, 16/18 mai 1990, textes recueillis et présentés par Pierre Glaudes et Yves Reuter, Presses Universitaires du Mirail-Toulouse, 1991, p. 13-22 ; D. de Carné, « L'entrelacement : une technique narrative à l'épreuve du *Perceforest* », *Perceforest. Un roman arthurien et sa réception*, éd. C. Ferlampin-Acher, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2012, p. 225-237 ; A. Combes, *Les Voies de l'aventure*, Paris, Champion, 2001, p. 403-72 ; D. Kelly, « Multiple Quests in French Verse Romance : *Merveilles de Rigomer* and *Claris et Laris* », *L'Esprit créateur*, 9, 1969, p. 257-266 ; F. Lot, *Étude sur le Lancelot en prose*, chap. II, Paris, Champion, 1918 ; A. Micha, *Essais sur le cycle du Lancelot-Graal*, Genève, Droz, 1987, p. 94 sq. ; Ph. Ménard, « L'entrelacement dans le *Tristan* en prose », *De Chrétien de Troyes au « Tristan » en prose. Études sur les romans de la Table Ronde*, Genève, Droz, 1999, p. 163-9 ; E. Vinaver, *À la Recherche d'une poétique médiévale*, Paris, Nizet, 1970.

chacun d'eux cédant, pour un temps, le devant de la scène à un autre. Le trouvère joue de toutes les possibilités offertes par ces quêtes multiples en relatant intégralement les péripéties vécues par les quêteurs. Il leur offre une place de héros au cours d'au moins un épisode, même s'il ne leur consacre parfois que quelques centaines de vers, et conte tantôt des exploits chevaleresques traditionnels, tantôt des péripéties plus inattendues, comme lorsque Calogrenant est métamorphosé en demoiselle dans un château enchanté¹². Malgré l'ampleur du roman et le nombre important de ses actants, la relation de ces histoires entrecroisées répond à un plan préétabli qui sert admirablement la signification du récit car elle met en valeur son thème majeur, la nécessité du compagnonnage guerrier.

L'auteur refuse de composer une œuvre à la gloire d'un héros solitaire engagé dans une quête individualiste du bonheur, de l'amour et de la dame, tel qu'on en compte beaucoup dans la littérature médiévale. Son récit se place sous le signe d'une amitié qui se propage à l'ensemble des compagnons de la Table Ronde, grâce à l'ascendant exercé sur eux par Claris et Laris. La proximité phonique entre les noms des deux protagonistes et l'organisation binaire des principales péripéties narratives¹³ reflètent stylistiquement la gémellité amicale rêvée par le romancier. Alors que des récits médiévaux montrent que l'amour amène parfois les hommes à se replier sur eux-mêmes ou à négliger leurs devoirs chevaleresques¹⁴, l'amitié est, aux yeux du poète, un principe fécond qui incite les chevaliers à se battre pour des causes justes. Certes, les deux héros sont aussi des hommes capables d'inspirer et de ressentir de l'amour, mais la quête de la femme aimée est supplantée par la quête de l'ami perdu, Laris. Cette entreprise constitue le ciment autour duquel se soude une communauté chevaleresque de plus en plus étendue, retrouvant un idéal à sa mesure.

Cet idéal se situe sur le plan humain. On ne peut s'empêcher d'être frappé par l'absence du Graal dans ce roman arthurien où Merlin est condamné à expier jusqu'à la mort une faute obscure en vivant retiré dans une forêt danoise. Alors que le récit offre une place de choix à l'ensemble des chevaliers arthuriens, il passe sous silence l'existence de Galaad et de Bohort, tandis que Perceval redevient uniquement le vaillant guerrier qu'il était dans *Cligés*¹⁵. L'auteur n'entend pas engager la chevalerie arthurienne dans la quête spirituelle qu'ont évoquée ses

¹² Sur cet épisode, voir par exemple K. Busby, « "Plus acesmez qu'une popine". Male cross-dressing in medieval French Narrative », *Gender Transgressions. Crossing the Normative Barrier in Old French Literature*, edited by Karen J. Taylor, New York and London, Garland, 1998, 203 p. (Garland reference library of humanities ; 2064), p. 45-59.

¹³ On relève ainsi deux périples en Bretagne, deux quêtes de Laris, deux guerres contre les Espagnols et deux guerres contre les Danois ou encore deux tournois auxquels les compagnons participent incognito.

¹⁴ On pense à Erec dans *Erec et Enide*, publ. par M. Roques, Paris, Champion, 1990. Voir D. Kelly, « La forme et le sens de la quête dans l'*Erec et Enide* de Chrétien de Troyes », *Romania*, 92, 1971, p. 326-358.

¹⁵ *Cligés*, publ. par A. Micha, Paris, Champion, 1982, v. 4774-4797. Perceval y est l'un des vaillants chevaliers de la cour contre lesquels Cligès s'illustre au tournoi.

prédécesseurs dans les grands cycles du Graal. Il désacralise au contraire l'éthique chevaleresque. Jamais le roman ne mentionne la moindre intervention divine. La conception augustiniste du souverain élu par Dieu pour guider son peuple dans la foi¹⁶ semble lui être complètement étrangère. Les rares ermites parsemant le récit ne cherchent pas à provoquer la contrition ou le repentir des chevaliers errants. Le poète répugne à délivrer un enseignement religieux à son auditoire et les passages didactiques destinés à rappeler aux Chrétiens leurs devoirs se limitent en tout et pour tout à une quinzaine d'octosyllabes sur trente mille¹⁷. Les personnages de *Claris et Laris* ne connaissent pas la crainte du péché. Ils n'ont pas à œuvrer pour tenter de sauver leur âme engluée dans une nature peccamineuse. Délivrés des terreurs spirituelles, ils peuvent consacrer leurs forces à des tâches utiles ici-bas, la libération des peuples opprimés, la protection des faibles, le maintien de la justice et du droit.

Ce parti pris en faveur de l'Homme domine l'ensemble de la narration et implique un traitement particulier de la *merveille*. Le trouvère limite les interventions miraculeuses ou diaboliques comme le surnaturel d'origine celtique. Certes, une lecture superficielle de l'œuvre donne tout d'abord l'impression que les personnages merveilleux abondent. L'auteur privilégie pourtant toujours l'humain en dépouillant les actants traditionnels de la *merveille* de leurs caractéristiques surnaturelles. Les nains¹⁸ du récit ne sont plus des créatures diaboliques, mais de petits chevaliers souffrant de leur malformation et de la faiblesse physique générée par leur taille. Plusieurs personnages gigantesques sont ramenés à des dimensions ordinaires, les gardiens du Val des fées, le Breton que Lucan affronte dans une forêt, l'Outrageux chevalier déterminé à dévorer le cœur de Gauvain, ou le rustre hideux que Cligès tue au fond des bois. Le romancier dévoile par ailleurs l'envers du merveilleux. Les fées sont en fait des sorcières dépourvues de compassion, usant de leurs enchantements pour emprisonner ou manipuler les hommes à l'image de Madoine que l'auteur a chargée de tous les défauts incarnés habituellement par Morgane dans les romans du XIII^e siècle¹⁹. La beauté, la magnificence, l'harmonie du monde féerique sont des leurres vite dissipés. Les fées, hostiles à l'univers des

¹⁶ Voir D. Boutet, *Charlemagne et Arthur ou le roi imaginaire*, Paris, Champion (Nouvelle Bibliothèque du Moyen Âge 20), 1992, en particulier p. 169-183.

¹⁷ Le premier passage prêche la nécessité de suivre assidûment les offices [v. 1305-15], le second rappelle que le Pape est notre père spirituel [v. 3787-9].

¹⁸ Sur ce personnage, voir A. Martineau, *Le Nain et le chevalier. Essai sur les nains français du Moyen Âge*, Paris, Presses de l'Université de Paris-Sorbonne, 2003.

¹⁹ Voir L. Harf-Lancner, *Les Fées au Moyen Âge, Morgane et Mélusine, la naissance des fées*, Librairie Honoré Champion, Paris, 1984 et du même auteur *Le Monde des fées dans l'occident médiéval*, Hachette Littératures, 2003 ; C. Ferlampin-Acher, *Fées, bestes, et luitons. Croyances et merveilles dans les romans français en prose (XIII^e-XIV^e siècles)*, Paris, Presses de l'Université de Paris-Sorbonne, 2002, p. 121-169 et 251-261 ; E. Vinaver, « La fée Morgain et les aventures de Bretagne », *Mélanges J. Frappier*, Genève, Droz, 1970, p. 1077-83.

hommes, arborent des travers qui les rapprochent d'une humanité dévoyée et les héros parviennent à triompher d'elles grâce à leur détermination et leur bravoure. Les personnages tiennent ainsi en échec les entités fantastiques par leurs propres moyens, sans avoir besoin d'une intercession surnaturelle ou miraculeuse. Leur courage, leur hardiesse, la force du compagnonnage guerrier qui les unit sont amplement suffisants pour assurer leur succès.

Plutôt que de se tourner vers les promesses célestes, le romancier encourage ses héros à s'occuper de leurs semblables et à s'ouvrir sur les forces du monde extérieur. La chevalerie qu'il a imaginée n'est pas une institution repliée frileusement sur elle-même. Elle intègre tous les hommes de bien, même s'ils ne sont pas nés dans les hautes sphères de la société. Rompant avec les préjugés aristocratiques si répandus dans les récits arthuriens²⁰, il réhabilite les sénéchaux et certains *laboratores*, un prévôt courtois, un berger loyal, un *vilain* dévoué, intégrés grâce à leur mérite personnel à la classe chevaleresque et investi d'un fief. La conception aristocratique du monde médiéval s'efface devant la reconnaissance de la valeur individuelle. À l'individualisme et à l'esprit de caste se substituent l'entraide, l'amitié et la volonté de servir la communauté.

Claris et Laris peut ainsi se lire comme un art d'aimer, en amour et en amitié, un art d'employer sa puissance chevaleresque pour aider ses semblables en se gardant des *merveilles* et des miracles, un art d'écrire en se nourrissant de la littérature antérieure et en actualisant ses *topoi* afin de permettre à cette littérature de perdurer. L'écrit devient le réceptacle de tous les savoirs, et le roman, au carrefour de traditions littéraires multiples, l'écrin d'où jaillit une conception nouvelle du monde et de l'homme. Une telle entreprise avait de quoi séduire, comme le prouve l'influence considérable que l'œuvre a exercée sur un autre texte de la deuxième moitié du XIII^e siècle, *Floriant et Florette*²¹. Étranger à tout didactisme, le poète laisse son lecteur libre de ne voir dans son récit qu'une suite plaisante d'aventures ou une réflexion plus profonde sur la manière de vivre dignement sa condition d'homme et d'écrivain dans la deuxième partie du XIII^e siècle.

Corinne Pierreville

Professeur de langue et littérature du Moyen Âge à l'Université Lyon 3

CIHAM – UMR 5648

traduit par Kôji Watanabé

Bulletin d'Études Françaises de l'Univ. Chuo, n°55, février 2023, p. 157-168

²⁰ Voir A. Fourier, *Le courant réaliste dans le roman courtois*, Paris, Nizet, 1960 et E. Köhler, *L'Aventure chevaleresque. Idéal et réalité dans le roman courtois*, Gallimard, NRF, 1974, p.15-24. L'auteur de *Claris et Laris* s'inscrit dans le même courant de pensée que Jean de Meung qui, dans *Le Roman de la Rose* (publié par F. Lecoy, Paris, Champion, 1966-1970, CFMA 92-95-98, v.18872 sq.), affirme que les hommes naissent tous semblables et que la noblesse dépend du mérite personnel, non de la naissance.

²¹ *Floriant et Florette*, éd. A. Combes et R. Trachsler, Champion Classiques, Moyen Âge, Paris, 2003.